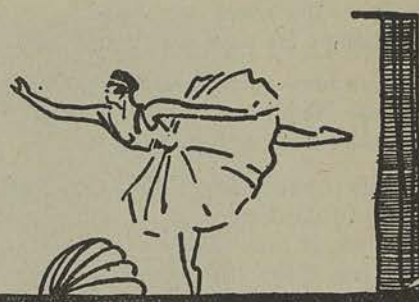


D'ANSONS! SUR SCÈNE



La Revue Nègre et le Charleston

J'ai lu, à propos de la Revue Nègre, d'effroyables critiques, mais j'en ai aussi lu d'élogieuses. Il est évident que ce genre de spectacle, tout nouveau à Paris, ne pouvait manquer de faire couler des flots d'encre : chacun voyant la chose avec son goût personnel, les avis devaient être sérieusement partagés.

Tel critique, se plaçant au point de vue artistique, a poussé les hauts cris à la vue de décors baroques, de toilettes extravagantes, de trémoussements excentriques, et à l'audition d'une musique barbare; tel autre, au contraire, a découvert, dans le même spectacle, de l'idée, de la hardiesse, voire même les bases d'un art inconnu ou méconnu.

Pour mon compte personnel, j'ai assisté plusieurs fois aux représentations de la « Revue Nègre » avec un vif plaisir, parce que je l'ai jugée sans parti pris, et si certains points ont choqué mes goûts personnels, d'autres m'ont infiniment plu.

Les décors? Je me refuse à les juger pour deux raisons : la première, parce que je ne suis pas de la partie, et la seconde, parce que j'ai vu de ces peintures, de l'école cubiste, conçues et réalisées, non point par des nègres, mais par des artistes de notre race, et, pour vous dévoiler toute ma pensée, les décors de la « Revue Nègre » ne me semblent pas inférieurs aux dites peintures.

J'ai apprécié l'extravagance des toilettes et l'excentricité de certaines scènes parce qu'une revue doit être gaie et que celle-ci ne peut l'être qu'à cette condition : Saint-Granier, Chevalier, Grock, Dorville, Bach, etc., etc., n'en sont pas, on nous a joué à Paris une Revue à laquelle nos idoles ne participent pas, on nous l'a jouée en anglais, ce qui est plus ingrat encore, et nous y avons pris un tel plaisir que celle-ci ne peut manquer de doubler le cap de la centième, si aucun engagement antérieur ne s'y oppose.

Ceux qui connaissent la mentalité du public parisien, qui se rue littéralement au music-hall pour la vedette qui tient l'affiche, ne pourront qu'applaudir avec moi le talent incontestable de l'habile impresario Caroline Dudley, du fameux Louis Douglas, des étoiles Joséphine Baker et Maud de Forest et d'une troupe parfait-



JOSEPHINE BAKER, Photo Dildadt
que la « Revue Nègre » vient de nous révéler.

tement homogène, douée d'un entrain remarquable.

La musique présente des qualités et des défauts : si la symphonie nous en semble barbare, elle est par contre admirablement syncopée, elle est le modèle même de la musique américaine que les orchestres de dancings nous distillent quotidiennement et que nous apprécions depuis longtemps.

Quant aux artistes, ils méritent les plus grands éloges.

En tête de distribution, le célèbre danseur Louis Douglas.

C'est la danse personnifiée. Sa souplesse et son habileté ne connaissent guère de rivales, il excelle dans les « claquettes » à tel point qu'il imite avec les pieds tous les bruits imaginables : celui d'un bateau qui lui fit franchir l'océan, celui du train qui l'amena à Paris, celui du cheval de course qui lui rafla ses premiers louis! Tout ceci, bien entendu, en musique et impeccablement rythmé.

A ses côtés, Honey Boy, scientifique et acrobatique, danse avec une énergie et une souplesse stupéfiantes.

Mais du côté des femmes, que de surprises!

Joséphine Baker, taillée en « Hofmann Girl », une jolie fille qui s'enlaidit à plaisir pour être

plus comique et louche effroyablement pour y mieux réussir, Joséphine Baker danse avec une habileté consommée et se désarticule de façon extraordinaire, c'est une véritable acrobate qui vous rythme les pas et les figures les plus fantastiques avec une précision extraordinaire.

Puis voici Maud de Forest, la grande coquette, dont le costume est incontestablement d'une excentricité voulue : elle chante et danse avec entrain et gaieté.

Et puis ce sont les 8 Charleston Steppers, de belles filles aussi, qui dansent avec un ensemble surprenant.

Au tableau du « Charleston », quelques-unes se détachent et font un « cavalier seul » à tour de rôle : deux d'entre elles méritent une mention toute spéciale : Béatrice Foote, svelte et souriante, et Marguerite Ricks, puissante et robuste. Toutes deux dansent un « Charleston » de scène avec une rare maîtrise, tandis

que le « Charleston Jazz-Band » de Claude Hopkins égrène les contretemps les plus inattendus avec un rythme implacable.

Pour ceux qui aiment la danse excentrique et acrobatique, la « Revue Nègre » est un spectacle de premier ordre, comme le music-hall nous en donnera peu.

Mais je vois que ma critique m'amène à vous reparler du Charleston, du Charleston épuré, tel qu'on le danse dans les salons, à New-York et à Londres : à ceux qui me demandent anxieusement si je crois à sa réussite, je réponds hardiment : « Le Charleston est lancé ». Voici un mois, j'annonçais son apparition au Claridge, et maintenant, les meilleurs dancings de Paris l'ont mis à leur programme.

Voici, sur son origine, quelques détails que j'ai fournis à la

A en croire les journaux américains, le « Charleston » est devenu une véritable frénésie, les dancings les plus chics de West-End de Londres l'ont adopté, et Paris vient de l'accueillir favorablement. »

Bien entendu, « Le Charleston », en passant de la scène au salon, s'est considérablement modifié et ne peut-être actuellement taxé d'excentricité : le Shimmy, le Blues même, nous en firent voir bien d'autres. Ses pas sont des plus simples, dénués de tout mouvement du corps, de tout déhanchement sujet à critique.

Robert Sielle et Annette Mills présentèrent au Claridge un « Charleston-Salon » d'une correction absolue, et, bien que les professionnels de nos grands dancings y ajoutent quelques pas de leur cru, rappelant vaguement certains pas du Fox, celui-ci reste



MARGUERITE RICKS Photo Woodard



BEATRICE FOOTE Photo Butler

presse, lors de sa présentation, faite tout dernièrement par l'U. P. D. F. :

« Depuis deux ans, l'on promène par les Etats-Unis, avec un immense succès, une pièce nègre « Runnin' Wild », dans laquelle on présente, en cavalier seul, un « Charleston-Staut ». Originnaire d'une petite île au large de la Caroline du Sud, cette danse nègre passa, par les cultures de coton, dans la ville de « Charleston », d'où elle tient son appellation. Elle devint si populaire parmi les nègres qu'elle fut bientôt adoptée par les « colored gentleman » dans leur quartier de Harlem, à New-York.

« Runnin Wild » acheva de la rendre populaire. Elle passa au music-hall des blancs, puis au dancing, puis au salon.

très « salon ». Le goût actuel, d'ailleurs, est plutôt à la simplicité qu'à l'excentricité.

Mais je reviens à la « Revue Nègre », car, bien qu'ayant dit ici tout le bien que j'en pense, je ne veux pas terminer ces lignes sans féliciter très sincèrement la directrice de la troupe, Caroline Dudley (alias Mme Reagan), Louis Douglas, son bras droit, Joséphine Baker, l'animatrice de la pièce, et les excellents interprètes qui ont fait de cette revue un spectacle nouveau et original.

A. PETER'S.



Une scène humoristique de la « Revue Nègre ».

Photo G. Manuel frères



MAUD DE FOREST

Photo Trampus